

Quelques heures après notre dernière entrevue avec le général, Napoléon s'éloigna de Lyon, en adressant de touchants adieux à ses habitants dans la célèbre proclamation qui se terminait par ces mots : « Lyonnais, je vous aime. »

Avant la fin de la journée Camille partit un peu contrarié de demeurer seul chargé de la responsabilité qu'il avait acceptée. Je l'accompagnai jusqu'à l'entrée de la grande route de Grenoble, où je le laissai fort embarrassé du fameux canon de plume qu'il avait reçu de Drouot : la crainte de le perdre le tint dans une grande perplexité pendant tout le cours d'un voyage qui, depuis Grenoble, devint très-pénible et ne fut pas exempt de certains dangers, surtout à mesure que notre messager approchait de sa destination. Seul, et la plupart du temps à pied, il avait à traverser des pays affreux, au milieu d'habitants qui ne différaient guère du pays. Alors Camille avait toujours à la main le précieux cure-dents qui le tenait plus en souci que sa propre personne. Bref, après bien des peines de corps et d'esprit, il arriva sain et sauf à Toulon, avec la satisfaction d'avoir réussi à préserver de toute mauvaise rencontre le bienheureux tuyau de plume qui l'avait tant préoccupé.

Ce n'était pas tout ; arrivé à Toulon il fallait pénétrer auprès du Maréchal, ce qui fut presque aussi difficile que de traverser les Alpes. Camille se présenta plusieurs fois à son logement, plusieurs fois il fut éconduit. Ces mots : *de la part de l'Empereur*, qui faisaient ordinairement ouvrir toutes les portes, tomber toutes les barrières, étaient vainement prononcés en cette occasion. Soit que Masséna ne crut pas au succès de la hardie entreprise de Napoléon, soit qu'il se méfiât d'une population exaltée parmi laquelle il n'était pas impossible qu'il se trouvât un fanatique capable d'exécuter quelque atroce pensée contre un lieutenant de l'empereur, il refusait de recevoir l'envoyé lyonnais et se bornait à lui faire demander par un de ses officiers les dépêches dont il se disait porteur. Mais les